

# Contribution à l'ethnologie du chien dans le Nord du Cameroun et le Sud-Ouest du Tchad

Masa, Muzey, Tupuri, Kera

Igor de Garine

Toutes les populations du Nord-Cameroun élèvent un type de chien qui s'apparente au lévrier d'Égypte ou du Kordofan (Ménégaux, s. d. : 362). Chaque enclos familial en compte au moins un, associé à la vie domestique et à ses imprévus. L'animal, longiligne mais moins que le lévrier, atteint au maximum une taille de 50 cm au garrot pour le mâle, le plus fréquemment 40 cm. Le museau est allongé, la queue fréquemment enroulée sur elle-même. Le poil est ras et la robe varie du blanc sale au marron et au noir en passant par toute la gamme des beiges, des terre de Sienne et des gris. Ce genre de chien s'observe dans toute la zone soudano-sahélienne, avec des variations locales. Quelle est la place du chien dans la culture des populations de cette partie de l'Afrique ? Il sera ici principalement question des Muzey et des Masa situés dans les plaines d'inondation du Logone et de la Kabia, de part et d'autre de la frontière tchado-camerounaise, à hauteur du 10° de latitude nord et du 15° 30' de longitude est. D'autres groupes camerounais et tchadiens seront aussi évoqués, en particulier les Tupuri, Kera et Marba situés immédiatement à l'ouest et au sud des populations précédentes.

## I La consommation du chien

Le chien est d'abord un animal qui se consomme. La cynophagie, qui s'observe dans tout le Nord-Cameroun, est plus frappante chez les populations montagnardes où le poisson et le bétail sont rares que chez les populations de plaine, plus privilégiées. Les marchés de brousse de la région de Mora, à 120 km au nord-ouest, où se côtoient une douzaine de populations, sont le théâtre d'un commerce de chiens très actif. Les animaux sont surtout élevés localement mais parfois achetés aux populations voisines. Le marché de Bogo à 80 km à l'ouest constitue une étape intermédiaire entre la montagne cynophage et la zone de plaine.

Les chiens peuvent être vendus 2 000 francs CFA. Ils sont abattus, débités et rôtis sur place. Leurs reliefs constituent, comme à Mayo Plata près de Mora, un véritable ossuaire. La cynophagie dans le Nord-Cameroun n'est pas l'apanage exclusif des populations montagnardes, dont l'accès à la viande est limité. Elle ne saurait être interprétée seulement en termes nutritionnels. Les Masa ne mangent pas le chien, les Tupuri consomment le chien mais certains de leurs clans, comme les Guyuri, s'en abstiennent. Les Kera sont cynophages et s'opposent à l'ancienne population des Boda qui ne consommaient pas les chiens mais, sacrilège, mangeaient le cheval. Chez les Muzey, la majorité des clans des cantons de Gamé, Léo et Djarao, et quelques-uns des lignages du canton de Holom sont cynophages, comme leurs voisins Marba, riverains du Logone, situés au sud-est. Ce que l'on sait de l'histoire du peuplement plaide en faveur d'une origine marba, ou en tout cas méridionale, de ces groupes cynophages (fig. 1).

Ce comportement est, pour les populations de plaine qui ne le pratiquent pas, un objet de risée : /*Gamina ti durnayna*<sup>1</sup>// Les Gamé mangent les chiens//; /*ni çiu masina*// cela viande à eux// « c'est leur viande », comme celle des animaux innommables tels que les

<sup>1</sup> Notation phonologique : ç = fricative, chuintante, sourde, alvéo-palatale ; c = occlusive affriquée, pré-dorso, pré-palatale, sourde ; j = occlusive affriquée, pré-dorso, pré-palatale, sonore ; ng = nasale, vélaire, sonore.

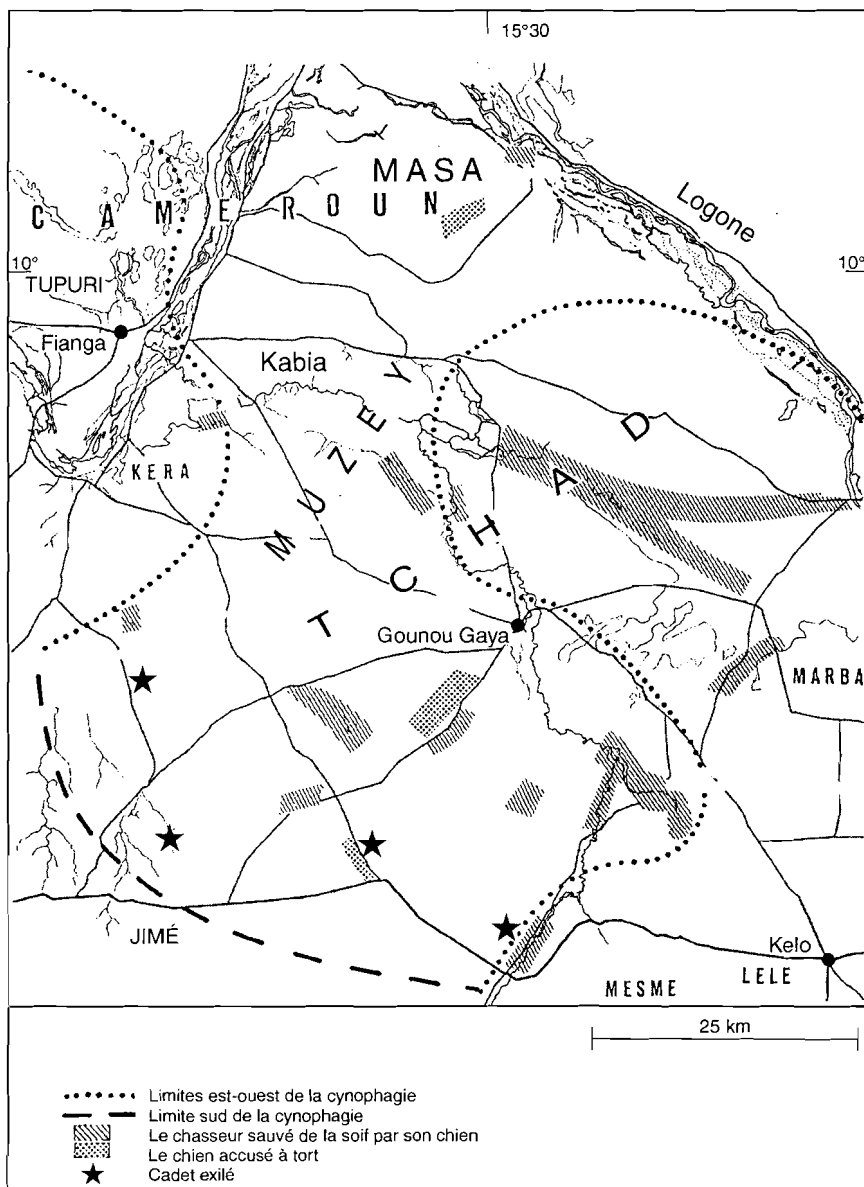


Figure 1  
 Limites de la cynophilie et distribution des thèmes mythiques concernant le chien en pays masa et muzey.

charognards. Un récit mythique stigmatise la cynophagie chez les Masa et les Muzey :

« Un habitant de Gnereng (à la limite des deux ethnies) était amateur de viande de chien. Lors d'un festin qui accompagnait une fête funéraire à laquelle il assistait, il lança un os à un chien. L'os resta coincé dans la gorge de l'animal. De retour chez son maître, celui-ci le voyant ainsi lui ordonna de retourner chez celui qui lui avait donné l'os. Le chien lui dit : « Tu voulais me tuer et me manger mais ma chair sera amère (*galaki*) à ta bouche ». L'homme de Gnereng tue le chien et le met à griller sur un feu de cannes de mil mais celui-ci ne cuit pas. Le chien sort même du feu et s'adresse à son meurtrier : "Tu m'as tué mais ma chair va te dire un mot !" L'homme de Gnereng l'achève et le remet à rôtir. La journée se passe, la viande ne cuit toujours pas. Finalement l'homme de Gnereng et deux de ses amis la mangent bien que mal cuite. Trois jours plus tard, l'un des amis meurt puis c'est au tour du second, enfin après une semaine celui de l'homme de Gnereng. Depuis, ces gens ne mangent plus de chien. »

Chez les Tupuri, selon Guillard (1965), les chiens étaient surtout consommés à l'occasion d'une aide collective pour le sarclage des champs de sorgho repiqué. Selon les informateurs, la consommation du chien est l'apanage des hommes. Elle serait, comme dans le cas du canard, mal indiquée pour les femmes en raison des nourritures répugnantes qu'il ingère. Chez les populations de plaine, la consommation du chien, qui n'a rien de rituel, est aujourd'hui peu fréquente et furtive, vestige d'une époque où la viande était rare, ce qui contraste avec les ripailles cynophages dont les marchés de Mora sont encore le théâtre.

Indépendamment du critère nutritionnel et de la rareté des aliments nobles et savoureux, à l'opposition nord-sud, entre les populations de plaine ouvertes aux influences extérieures et les populations résiduelles de montagne, se superpose une opposition entre populations au contact de l'islam et populations animistes. L'hypothèse d'une influence diffuse des conceptions islamiques vis-à-vis du chien, animal impur et déshérité, ne saurait donc être écartée.

## La terminologie

Le terme général pour « chien » est *di* (-*na* masculin) (-*ra*, -*da* féminin) en masa et muzey, *way* en tupuri et *koy* en kera. Il ne nous appartient pas d'entrer ici dans une description détaillée des termes relatifs aux chiens. Il en existe trois types : les chiens petits et gros, *gidenga* (Ma), ceux de taille moyenne, *baga dumara* (Ma) – de la classe d'âge de l'herbe vétiver (de sa taille). Enfin, les grands chiens hauts sur pattes : *di fekna* « chien mince », *di gilakna* « haut sur pattes et fort » (comme un lutteur). Ce sont ceux que l'on préfère. Les chiens sont à poil court, *bay dus* (Mu) ou à poil long *dus* (Mu), mais ceux-ci ne sont bons qu'à être des animaux de compagnie.

Les qualificatifs relatifs à la robe et aux oreilles sont les mêmes que pour le bétail, par exemple *bufta* « beige », *çawna* « rouge », *kalbakna* ou *çubara* « à grandes taches », *jarina* « à petites taches de couleur mélangées » (Ma, Mu). De façon plus complexe, on a *di ma bebena ufuru ndoli wara* « chien comme le pigeon vert, à l'arrière-train taché de noir » ; *di ma kuyu funna* « chien dont les pattes sont comme la couleuvre verte » (*gwi funna*) (Mu). Un seul qualificatif est particulier au chien : *kenga* (Mu), poil chiné noir et rouge. En ce qui concerne les oreilles, on notera, par exemple, *di humu ririkna* « chien oreilles pendantes » (comme l'éléphant), *di vun humu wagina* (Mu) « chien dont la pointe de l'oreille est fendue ».

## Un animal proche de l'homme

Le chien est l'un des seuls animaux domestiques (avec la vache chez les Masa) auxquels on donne un nom individuel, analogue à ceux que l'on attribue aux hommes, c'est-à-dire commémorant ou explicitant un trait qui le caractérise ou qui rappelle de façon souvent polémique la situation de son maître sur le plan matériel et figuré. Il peut enfin tourner quelqu'un en dérision.

MUZEY	MASA
<p>1) Nom se rapportant à l'animal</p> <p><i>gi tusia</i> « mis entre eux, tout seul »</p> <p><i>mukuru</i> « complètement ignorant »</p>	<p><i>vi bon arigé</i> « jusqu'où amèneras-tu tes mains ? »</p> <p><i>sa kulta</i> « homme voleur »</p> <p><i>wa kaya kigé</i> « qui peut savoir ce que tu as dans le ventre ? »</p>
<p>2) Nom se rapportant au maître</p> <p><i>hat huruna</i> « penser dans son ventre » Il convoite ce qui appartient aux autres car il ne possède jamais rien</p> <p><i>li twan vanu</i> « j'ai fait mon corps tout seul »</p>	<p><i>pan kigé</i> « qui va m'enterrer car je n'ai pas de fils »</p> <p><i>da deleng dengdi</i> « dit ma voix pas » (car j'appartiens à une famille trop restreinte)</p> <p><i>var ku laona</i> « je pense à Dieu » (pour un chrétien)</p> <p><i>can sa vona</i> « [ceux qui] te tuent ce sont ceux de ta maison »</p> <p><i>cap kat kige</i> « à qui m'accrocherai-je ? »</p>
<p>3) Nom tournant quelqu'un en dérision</p> <p><i>poltic</i> « politique »</p> <p><i>titi colwa</i> « il a mangé et il est parti »</p> <p><i>Paul Biya</i></p>	<p><i>minis</i> « ministre »</p> <p><i>masana vi mulu</i> « un habitant du village de Masa comme chef » – allusion à un individu qui jalouse l'ascendance noble du propriétaire du chien</p>

■ Tableau 1  
Noms de chiens.

Chez les Muzey, un bon chien de chasse peut posséder, comme un homme, une devise chantée ou exécutée au sifflet (*tota*) que l'on utilise au retour d'une expédition fructueuse :

*Sokadadisoso* (nom propre) *mi van dewda duk guda*/Sokadadisoso  
« celui qui m'attrape l'ourébi dans la brousse ».

*Sokadadisoso li kadi/gedenga lik yoo*/Sokadadisoso « s'il ne fait rien/la boule de mil rouge on l'avale mal ».

*Boygina yo gandurna kulooni kagi su* « Les femmes ne ramassent-elles pas les fruits du faux fromager (*Ceiba pentandra*) à cause de toi » (pour préparer la viande).

Il existe aussi des chants destinés à encourager les chiens de chasse :

*Jobi zina* (nom) « demande-le dans l'enclos » (c'est le nom du chien) « attrape l'ourébi (*Ourebia splendida*) au milieu de la brousse » ; *Jobi zina* « celui qui revient là avec quelque chose dans sa gueule » ; *Jobi zina* « qui fait des choses pour son propriétaire » ; *Jobi zina* « s'il ne fait rien, les enfants ne se rassasieront pas lorsqu'il reviendra démuni ».

## ■ L'élevage du chien

Chez les populations du Moyen-Logone, les chiens vivent en commensaux de l'homme. Les animaux ordinaires ne sont pas systématiquement alimentés. Souvent d'une maigreur spectaculaire, quand ils marchent, leurs fesses font *ngirlesu ngirlesu*, « fesse maigre, fesse maigre ». L'essentiel de leur nourriture provient de la brousse, des larcins effectués dans les enclos, des ordures et excréments qui entourent les villages, occasionnellement des reliefs provenant des animaux sacrifiés par leur propriétaire. En cas de disette, ce sont les chiens qui souffrent le plus, ils ne disposent plus guère de déchets. Leur décès est l'indicateur d'un degré alarmant de famine : *bak narana, baknarda*, « le pagne de peau serré sur le ventre » (pour éviter les crampes d'estomac dues à la faim). En 1985 par exemple, les Masa du village de Kogoyna perdirent un bon tiers de leurs chiens.

Mais il est de notables exceptions à la négligence dont on fait preuve vis-à-vis de l'alimentation des chiens. Chez les Muzey, les sujets qui

sont bons chasseurs sont spécialement nourris et reçoivent un traitement de faveur. Il en était de même chez les Masa où la chasse est aujourd'hui pratiquement inexistante. Toutefois, un chien de garde vigilant peut recevoir chez eux une pitance de façon relativement régulière. Les Masa, qui pratiquent des cures de lait à caractère prestigieux, dites *gurna* (Garine et Koppert 1991 ; Garine 1995), y associent des chiots qui sont systématiquement gavés et reçoivent les aliments particuliers à cette cure, qui sont réputés accroître rapidement l'embonpoint : pâte de sorgho rouge pétrie dans de l'eau ou du lait (*fu subulina*), lait pur, reliefs de la viande ou du poisson occasionnellement consommés. Les petits chiens qui viennent d'être sevrés bénéficient du climat d'euphorie alimentaire et de profonde camaraderie qui règne au *gurna*. De même que la cure de lait permet aux jeunes hommes de tisser des liens privilégiés d'amitié, les chiots s'attachent à leur propriétaire qui, au moins pendant leur jeunesse, les aura grassement nourris.

Les Masa et les Muzey ne pratiquent pas de sélection systématique. Cependant, un propriétaire évitera que sa chienne en chaleur soit couverte par un mâle chétif. C'est en vertu de ses caractéristiques propres et des aptitudes qu'il manifeste, plutôt que de son origine, qu'un chiot sera choisi.

Si les chiens sont élevés pour la consommation (voir ci-dessus), ils le sont aussi pour la garde et pour la chasse.

## ■ La garde

Le chien joue d'abord un rôle de protection : chaque enclos possède au moins un chien de garde dont on attend non seulement qu'il prévienne les habitants, mais aussi qu'il dissuade et éventuellement morde les passants étrangers au cercle des voisins immédiats. Dès son jeune âge le futur gardien est dressé à passer la nuit en dehors des cases quel que soit le temps. On peut l'attacher et ne le libérer que le soir afin d'augmenter son agressivité. La présence des chiens de garde, accoutumés à l'odeur des commensaux qui habitent un même hameau contribue, autant que l'arbre à l'ombrage duquel se repose à midi le troupeau, à définir spatialement le *farana*, groupe de



voisins comprenant une dizaine d'enclos familiaux au sein duquel se déroule l'essentiel de la vie domestique et des activités techniques (Garine 1964 : 83). Chacun des groupes du voisinage possède une bande de chiens qui s'oppose à celles qui résident à proximité.

Les morsures occasionnées par les chiens et les blessures qui leur sont parfois provoquées par la riposte des passants constituent une cause de conflit et nécessitent un arbitrage. Chez les Masa les chiens ne gardent pas le troupeau mais, par leur aboiement et leur agressivité, préviennent les propriétaires de la venue de voleurs de bétail. De nos jours, les exactions commises dans les villages de brousse par des brigands prêts au meurtre ont accentué la valorisation du chien en tant que gardien.

## La chasse

Les Masa ne pratiquent plus guère la chasse. Il n'en est pas de même des Muzey dont le peuplement est moins dense et qui occupaient il y a encore quelques années un territoire giboyeux. Ils continuent d'accorder à la chasse, et principalement à la chasse à cheval, un rang notable parmi les activités susceptibles d'apporter du prestige et... d'offrir au groupe des protéines nobles (fig. 2).

Les chiots sont progressivement habitués à évoluer autour des enclos puis en brousse, à répondre à leur nom et au sifflet. Pour augmenter leur zèle on leur donne à manger un peu de la viande des animaux qu'ils ont capturés. Afin d'éviter qu'ils oublient passagèrement leurs fonctions, les chiens de chasse sont castrés ou stérilisés. Leur efficacité est plutôt attribuée à des pratiques magiques qu'à un dressage systématique.

On peut consulter un devin (*sa garira*) pour évaluer les qualités de chasseur d'un chiot et effectuer le sacrifice qui le rendra performant. Pour améliorer ses qualités et le protéger, on utilise un bon nombre de plantes médicinales ou magiques qu'on lui fait ingérer, dont on le frotte ou qu'on lui fait porter en guise d'amulette. Il s'agit des *Cissus* (*tamasta*), des amaryllidées de brousse (*tayna*), du gui (*Loranthus*), *venga*, enfin les racines et les écorces de nombreux végétaux.



Figure 2  
Le chasseur et son chien (Muzey de Gobo, 1997).

Couper l'extrémité des oreilles des chiens de chasse aurait, selon les informateurs, un rôle rituel et constituerait par avance une offrande aux puissances surnaturelles susceptibles d'attenter à leur vie. Lorsqu'un chien se rend en brousse en effet, il s'expose aux influences néfastes du « no man's land ». Des pratiques magiques sont accomplies pour le préserver, comme s'il s'agissait d'un homme, contre la force néfaste de certains gibiers (*tokora*) (Ma), *tokwaré* (T), *togota* ou *dagata* (Mu). On utilise des amaryllidées ou des *Loranthus* dont les propriétés varient selon l'arbre parasité. Par exemple, *çoonda* (*Balanites aegyptiaca*) s'emploie contre la malédiction du hérisson et *ngordotna*, liane non identifiée, contre celle du varan du Nil.

Les chiens interviennent dans la chasse à courre et à l'occasion des battues, *lamba*, qui accompagnent les feux de brousse de la saison sèche et réunissent plusieurs centaines de chasseurs. On leur demande de harasser, de retarder le gibier blessé. Ils chassent à vue et parviennent parfois à capturer un animal par leurs propres moyens. Il s'agit

ici d'animaux de taille relativement importante, antilopes et phacochères par exemple, qu'on désigne collectivement par le terme de *murina* en masa et *zana* en muzey. Ces chiens peuvent atteindre un prix de 10 000 francs CFA. Mais le chien est surtout un auxiliaire des chasseurs à pied : /*sana tut gola poy/dira*/ « homme parti en brousse/pour promener le chien » ou, /*di ndonda*/ « chien chasse à pied devant soi ». On demande alors au chien de sentir le gibier : *çi his mura*, « prend odeur grand gibier », d'indiquer sa présence et éventuellement de le débusquer, puis de le forcer. Les proies des chiens de chasse sont les petits animaux à poil et à plume, les lézards, désignés par le terme générique de *hudina*, en particulier les animaux qui utilisent des terriers (chats sauvages, vivéridés, rats et mulots, varans, lézards et serpents) et ceux qui se cachent sous l'herbe, *bu hu dufunna* (hérissons, francolins, cailles, lièvres) et même ceux qui dorment sur l'herbe (gros criquets). Outre ces usages pratiques, les chiens interviennent aussi dans les rituels et la divination.

## ■ Les utilisations rituelles du chien

Chez les Masa, les chiens peuvent être offerts en sacrifice à certaines puissances surnaturelles. Les destinataires en sont *Mununta*, le génie de l'eau femelle (auquel cas le sacrifice est effectué par noyade ou abandon près d'une mare éloignée), *Matna*, le génie de la mort et du tamarinier (*Tamarindus indica*), *Bagaona*, le génie de la brousse qui en est plus ou moins une émanation, et enfin *Zigeleta*, génie femelle de la brousse écrasée de soleil.

Les chiots offerts à ces puissances de la brousse sont abandonnés dans les branches ou dans le trou d'un arbre creux. On n'en fait pas couler le sang. Dans certains cas, principalement celui des offrandes au génie de l'eau, le chien vivant peut être remplacé par un simulacre en paille de vétiver (*Vetiveria nigritiana*) dont la partie centrale (le corps) renferme des excréments de cet animal. On s'adresse à la puissance surnaturelle comme si on lui avait apporté un chien vivant : « *Mununta*, je t'ai apporté ton chien », ce qui résout la difficulté qu'il y a à noyer un chien dans une pièce d'eau dormante. Chez les Muzey, la noyade d'un chien en sacrifice au génie de l'eau *Mununta* oblige

ce dernier à relâcher le corps que l'on peut alors retrouver facilement. L'association entre le chien et l'eau, le chien et les puissances de la brousse pantelante de soleil (soumises au génie de la mort) est générale et cet animal apparaît à cet égard quelque peu satanique.

Les sacrifices de chien (souvent de chiot) se font par abandon, soit dans les flots du Logone ou au bord de l'eau dormante, soit dans les branches d'un arbre dans la brousse avoisinante. L'animal offert doit disparaître, il est sacralisé. Son retour inopportun au village et son contact avec les hommes sont redoutés car il serait chargé de *ndagara*, la souillure du sacrifice. Sa survie de plus serait l'indice d'un refus de la puissance surnaturelle à accepter l'offrande qui lui est faite.

Le sacrifice d'un chien chez les Tupuri permet aussi de se libérer de l'influence néfaste occasionnée par un adultère (*meseo*), laquelle se répercute sur les enfants d'un ménage. Le chien pouvait remplacer le bouc que l'on coupait en deux, tout vif, devant la porte de l'enclos des coupables afin de laver la souillure.

Il en était de même chez les Muzey en cas d'inceste. Après le sacrifice en brousse, les deux coupables repartaient, se tournant le dos dans des directions opposées et allaient dormir dans un village étranger pour y abandonner leur souillure (*yaona*). L'usage du chien dans un rituel relatif à l'inceste est mentionné par Copet-Rougier (1988 : 115) chez les Mkako de la forêt camerounaise. De la même façon, en coupant un chien en deux à la frontière de deux communautés (par exemple Gounou Galé et Berté), on pouvait mettre fin à une vendetta (*sulukna*) (Garine 1980).

L'immolation du chien s'effectue dans des circonstances graves, c'est une viande amère (*galaki*). Aujourd'hui les coupeurs de route ont recours au sacrifice d'un chien dont ils mangent le foie en brousse pour obtenir le succès. À leur retour ils se reposent chez une très vieille femme (fatiguée de vivre) où ils laisseront la souillure (*ndagara*) de leur rituel, et qui en mourra.



## La divination

Ces populations possèdent toutes des systèmes divinatoires : *greyda* (Ma), *garira* (Mu), *halgi* (T), *këmar* (K). Dans quelle perspective le chien y figure-t-il ? Avec quels signes voisine-t-il ? Chez les Masa il

est objet de sacrifice dans les séquences relatives aux animaux et plantes choisis pour se concilier les puissances surnaturelles. La tête du chien apparaît aussi en relation avec les signes qui représentent, dans le système, les étrangers ennemis et la querelle. Peut-être le chien intervient-il alors comme espion, ou agent de découverte. Le chien marque enfin la transition entre les animaux familiers mais non domestiques de l'enclos, et la brousse et les trouvailles que l'on y fait :

*dengadenga yaa / dida cata yaa* « le lézard (*Scincus sp*) sa tête / la chienne sa tête » ; *dina jufna yalamu/gaona/hay fulla / ngumta / iritalfumsumna / hagat bagaona* « le chien, sa tête, la liane magique (*Adenia venenata*), le milieu de la brousse, ce qui est pourri, ce qui est frais, la découverte, le chemin du génie de la brousse ».

Il est un agent de recherche, c'est lui qui quitte l'enclos pour se rendre en brousse faire des trouvailles dans le fief de *Bagaona*, le génie de la brousse étroitement lié à *Matna*, la divinité de la mort. Le chien voit des choses invisibles de l'au-delà. Lors des rituels de possession il se met à aboyer lorsqu'il est censé voir arriver les génies qui viennent posséder les individus dans lesquels ils ont coutume de s'incarner. Il est au contact du surnaturel. Mettre dans ses propres yeux un peu de la sanie (*taawna*) (Mu) recueillie de bon matin à la commissure des yeux d'un chien peut permettre à son propriétaire de voir les puissances surnaturelles. Lors d'un sacrifice effectué par les collèges de possédés muzey (*su fuliana*), l'aboiement des chiens annonce et prouve que les génies possesseurs sont descendus sur les individus dans lesquels ils s'incarnent.

## Le domaine chtonien

À sa mort, un bon chien de chasse sera pleuré par son maître. Au lieu d'être abandonné en brousse aux nécrophages, il sera placé sur une fourmilière et protégé par un tas de branches épineuses afin que son squelette soit soigneusement débarrassé de sa chair par les insectes. Son maître peut aussi le suspendre dans un arbre mais il ne l'enterre pas. Plusieurs mythes expliquent cette pratique :

« Chez les habitants de Moyogoy Danglan les gens ne mourraient pas et les villageois conviés aux funérailles par leurs voisins ne

pouvaient donc rendre les invitations. Ils décidèrent d'enterrer un chien à la place d'un homme. Le subterfuge fut découvert, les voisins se gaussèrent et les Moyogoy commencèrent à mourir en quantité.»

Les Muzey disent : « Si tu enterres un chien, c'est ton propre cadavre que tu enterres. »

Une autre explication tient au message délivré par un chien à son maître avant sa propre mort :

« À un homme pauvre, il ne restait plus qu'un seul chien pour assurer sa subsistance. Celui-ci tomba gravement malade, son maître se mit à le pleurer. "Ne pleure pas, lui dit le chien, quand je mourrai, ne m'enterre pas sous le sol mais suspends-moi à un arbre. Lorsque mon corps pourrira, laisse tomber dans chacune de tes oreilles un peu des humeurs qui s'écouleront de mon cadavre". Le maître obéit et dorénavant put entendre les animaux communiquer entre eux, les souris, les termites, les antilopes. Il n'eut alors aucune peine à subsister. »

## Un ami de l'homme ?

Le chien n'est pas pour autant l'ami de l'homme au sens où on l'entend dans la société occidentale. La souffrance d'un chien laisse impassibles adultes et enfants, qui martyrisent volontiers deux chiens en train de copuler. On tue, en le pendant, un animal qui dérobe la nourriture. Un adulte ne flatte guère un chien même s'il l'apprécie et corrige parfois brutalement ses familiarités. Un conte Muzey illustre bien cette situation :

« Un jour le lézard (*Scincus sp*) invite son ami le chien, et lui égorge une chèvre. Puis il lui demande d'aller à son tour lui rendre visite. Le chien répond :

- Ami, ne compromettons pas notre amitié, si tu viens chez moi, tu rentreras mécontent.
- Pourquoi ? demanda le lézard.
- Lorsque j'attrape quelque chose, mes propriétaires me donnent seulement les os, mais viens quand même chez moi.

Le lézard se rendit chez le chien, celui-ci partit en brousse chasser avec son maître et attrapa une gazelle. De retour à la maison, l'homme dépouilla l'animal, en débita les morceaux. Le chien s'approcha furtivement. L'homme commença à couper la viande et frappa le chien d'un coup de hache sur la truffe. Celui-ci se mit à geindre et partit se coucher au loin. Le lézard fut courroucé de voir son ami maltraité de la sorte. Il alla se cacher dans l'espace qui sépare la toiture du mur de la case. C'est de là qu'il observe dorénavant son ami le chien.»

Le chien est un animal impur qui se nourrit, et pour cause, des déchets et des excréments qui entourent les villages. Cet aspect est fréquemment signalé dans la littérature (Schwartz 1997 : 159, concernant l'Amérique Latine). Il est l'un des agents par lesquels s'introduit dans les enclos la souillure, qui peut revêtir plusieurs formes. La plus familière en est le *yawna* ou *yona* (Ma, Mu), *yoo meseona* (T), déséquilibre occasionné par un acte contre nature (accouplement de deux animaux de race différente (bouc et brebis), bestialité, vomissements subits, inceste) pouvant provoquer la mort de ceux qui sont au contact ou vivent simplement dans la même enceinte que l'animal responsable. On tue les chiens qui s'accouplent dans l'enclos. On se débarrasse du chien qui monte sur un toit ou qui se couche sur un tas de mil. On devra abandonner celui-ci ou le donner au neveu utérin qui a pour fonction, dans les sociétés masa et muzey, d'absorber la souillure de son oncle maternel. On doit faire couler le sang d'un chien qui traverse un système divinatoire disposé sur le sol, ou saute par-dessus une tombe fraîchement ouverte. Ici encore un conte muzey recueilli au village de Gobo, au Cameroun, en 1976, décrit de façon dramatique la façon dont on sanctionne un chien coupable :

« Un rat de brousse (*jukna*) avait épousé cinq femmes : la femme-crapaud, la poule, la brebis, la jument, enfin la chienne. Il fit croire qu'il était mort afin de vérifier leur amour. Les quatre premières le pleurèrent. La chienne se leva et dit "Qu'il revienne ou qu'il ne revienne pas, il ne me donne jamais que des os à ronger". Au retour du mari, elle ne reçut pour sa peine qu'un petit cadeau. Afin de reconquérir les faveurs de son conjoint, la chienne mit la nicotine de sa pipe dans la sauce que ses co-épouses s'apprêtaient à offrir à leur mari commun. Celles-ci la dénoncèrent. L'époux, en colère, obligea la chienne à manger la nourriture souillée puis

lui mit la corde au cou. C'est depuis ce moment-là que les hommes pendent les chiens.»

Serviteur souvent maladroit et mal aimé, le chien maugrée avec les autres animaux domestiques tels que l'âne, comme dans cette conversation qui leur fut attribuée chez les Muzey du village de Gobo en 1997 :

- L'homme me fait beaucoup souffrir, il me passe une corde sous la queue et me charge de sacs trop lourds, dit l'âne.
- Il ne me donne que quelques os à ronger lorsque je lui rapporte du gibier, rétorque le chien...

Le maître, cependant, ne saurait aller trop loin et occasionner à son chien un véritable dol (notion familière aux Muzey). Au cours de la récolte du coton un chien qui batifole et fait tomber les capsules est sévèrement réprimandé par ses propriétaires. À l'occasion de la pause du repas, ceux-ci lui jettent un peu de boule de mil sans sauce.

« Le chien dit : “Qu'ai-je fait pour que l'on me donne seulement cela, qui parmi vous peut jurer qu'il n'a pas tiré bénéfice de ma sueur (*tan zamalla*, litt. « de mon corps la sueur »). Que Dieu écoute ma parole ! Cette nourriture que vous m'avez jetée sera la seule descendance que vous laisserez en ce monde”. Ainsi toute la famille s'est éteinte. Ses membres, avant de mourir, aboyaient comme des chiens ! »

(Village muzey de Domo Tchantogo, Cameroun, 1997.)

Un regard s'impose donc sur la place du chien dans la littérature orale.



## Le chien dans la littérature orale

Les sociétés étudiées s'expriment selon deux registres principaux : les contes et les récits mythico-légendaires, catégories qui interfèrent fréquemment. Les contes animent les veillées, dans une région où la nuit tombe vite et où les bienfaits de l'éclairage artificiel et de la radio ne se font encore sentir que de façon sporadique. Nous disposons d'un corpus de 400 contes chez les Masa, d'environ 800 chez les Muzey, rassemblés de 1958 à 1997. Le chien apparaît dans 5 % des



cas. Il n'est pas un personnage central. Il figure souvent en conjonction avec des personnages malins (l'écureuil de terre (*Xérus*), le singe (*Cercopithecus Patas*)), ou courageux (le coq ou le bélier), ou enfin avec la hyène, son ennemie héréditaire. Il n'est pas particulièrement brillant, comme en témoigne le conte suivant :

« Le chien et l'écureuil partent en voyage. Le premier se vante de posséder six stratagèmes, l'écureuil seulement deux. Mis en présence de la hyène, le chien ne fait que déféquer de peur, puis mis en prison avec la hyène, il fait de même. L'écureuil utilise un de ses propres stratagèmes. Il met du sucre sur les crottes de chien, les offre à ses geôliers, fait croire qu'il s'agit de celles de la hyène et obtient sa libération et celle du chien alors que la hyène, que l'on croit productrice de friandises, reste prisonnière. »

(Conte muzey recueilli au village de Domo Tchantogo, au Cameroun, en 1997.)

Dans quelles circonstances se manifeste le plus souvent le chien ? Dans les contes où il apparaît avec la hyène, cette dernière a pour idée fixe de manger le chien, elle lui dresse des embûches et le poursuit. Tantôt la chienne, un peu naïve, acculée dans la case de la hyène ou poursuivie en rase campagne, doit son salut à l'un des animaux malins mentionnés plus haut, tantôt au contraire la chienne tue la hyène, et elle agit alors généralement à l'initiative d'un animal courageux, le bélier ou le coq. Plus rarement la chienne se sauve par ses propres moyens, elle ridiculise la hyène et la tue comme dans le conte suivant :

« La chienne et la hyène ont mis bas chacune dix petits. La hyène dit à la chienne :

“Avec quoi allons-nous nourrir nos enfants ?” Celle-ci répond : “Mangeons-en un”. Elle cache les siens et donne à la hyène un de ses propres petits. Au bout de quelques jours, il ne reste plus aucun rejeton de la hyène, qui s'aperçoit de la supercherie et poursuit la chienne. Celle-ci est montée par ses petits dans les branches de l'arbre où elle les avait cachés. La hyène, grâce à un subterfuge, persuade les enfants de la chienne de la hisser à son tour. La chienne demande à ses petits d'installer leur “grand-maman” confortablement. Elle dispose une natte au-dessus du vide. La hyène tombe et se tue. »

(Conte masa recueilli au village de Waria, au Cameroun, en 1976.)

Selon l'une des variantes, recueillie au village muzey de Tagal III, au Tchad, en 1973, les enfants des deux protagonistes sont attachés en brousse avec des liens de paille. Fortement entravés, ceux de la hyène périssent, tandis que ceux de la chienne brisent aisément leurs attaches. Comme précédemment, ils se mettent en sûreté dans les branches d'un arbre.

Quand le chien figure dans les contes avec son maître ou sa maîtresse (être humain ou animal), c'est en général un serviteur maladroit et frustré. Afin d'aider son maître à se tirer d'une épreuve, il va espionner un homme-feu afin d'apprendre le nom de sa fille, mais se fourvoie dans les parages de la hyène et oublie sa commission. En une autre occasion, rencontrant un os sur son chemin, il oublie le message qu'il doit porter mais s'arrête et le ronge (conte muzey recueilli au village de Gulmunta, Cameroun, en 1976). Ou encore :

« Pour plaire à sa maîtresse, la femme du rat de brousse (*Jukna*), sur le conseil de la fourmi, la chienne mange sept de ses petits pour devenir chef. »

(Conte masa recueilli au village de Gufka, au Cameroun, en 1976.)

« Pour attirer les faveurs de son maître le crapaud, le chien tue sa propre mère et devient l'esclave du crapaud et de sa mère. Son dévouement finit toutefois par le faire préférer par celle-ci à son fils trop paresseux. »

(Conte muzey recueilli au village de Zaba, au Tchad, en 1962.)

Comme on l'a vu, le chien, sauvé par ses enfants dans les branches d'un arbre, est apparu plus aérien que la hyène. Un conte dont le personnage rappelle le cycle de Sou (Fortier 1967) insiste sur cet aspect :

« Un jour, l'araignée (*baranga baranga*) dévida son fil et se rendit chez *Laona*, le dieu céleste, dont les filles s'ennuyaient. Elle y fut très bien reçue et les séduisit par la blancheur de ses dents. De retour sur terre, le chien lui demande de l'accompagner.

“D'accord” lui dit l'araignée, “mais garde-toi bien de rire”.

La veillée chez *Laona* commença, le chien se tint coi et l'araignée eut le même succès. Mais soudain l'une des filles, très espiègle, chatouilla le chien qui se mit à rire en montrant ses dents éclatantes :

“Qu’elles sont blanches et régulières ! Celles de l’araignée sont si grosses qu’elle ne peut fermer la bouche !” s’exclamèrent les filles, qui délaissèrent leur ancien favori pour le chien... L’araignée, furieuse, revint sur terre, en abandonnant son ami. Sur le chemin du retour, elle prévint tous les rapaces de la présence du chien derrière elle, chez *Laona*. Au moment de partir, le dieu céleste donna au chien douze poulets et l’installa dans un tambour en guise de nacelle :

“Lorsque tu arriveras sur la terre, frappe le tambour afin que je le remonte auprès de moi”, dit *Laona*.

Le chien commença à descendre. L’épervier vint et lui dit :

– Mon ami, je vais frapper le tambour.

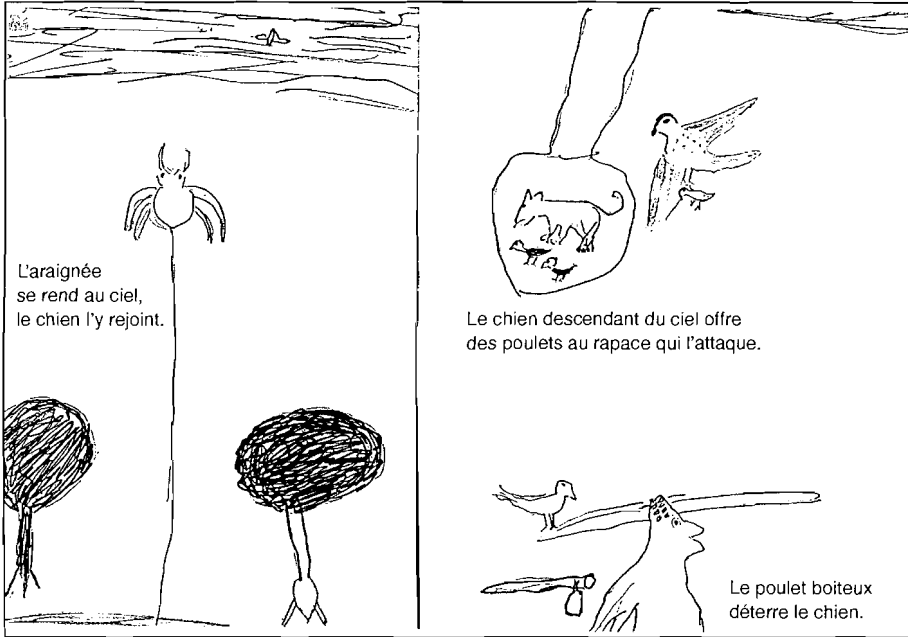
– Ne tape pas, je vais te donner un poulet, répondit le chien, qui continua à descendre. Les rapaces se succédèrent et il ne resta plus de poulets. Le petit épervier rouge ne reçut rien et frappa le tambour que *Laona* rappela au ciel. Le chien tomba et se ficha dans le sol si profondément que seules ses dents dépassèrent. Un poulet boiteux qui se rendait au bord de la rivière pour puiser de l’eau se blessa la patte sur les dents. Attiré par leur blancheur, il creusa à cet endroit et déterra le chien, l’amena chez lui et lui donna à manger. Le chien commença à le mordiller.

– Lâche-moi, dit le poulet, voici le chat qui est allé chercher sa bande de petits animaux fouisseurs de la brousse (*hudina*) !

Le poulet rassembla les animaux qui piquent et anéantit, avec l’aide du chien, la bande du chat. »

(Conte muzey recueilli au village de Gulmunta, au Cameroun, en 1976.)

Ce récit situe le chien dans le cosmos selon un axe vertical (fig. 3). Après s’être rendu chez le dieu céleste, où il a reçu un excellent accueil et mécontenté l’araignée, alliée aux rapaces, le chien fait, tel Icare, une chute. Il vient se fichier dans la terre auprès d’une mare. Il est sauvé par le poulet grâce à l’éclat de ses dents blanches. Arraché au royaume chthonien des animaux fouisseurs, qu’il ne poursuit pas normalement dans leur domaine, il aide le poulet, ami des hommes, à anéantir les animaux fouisseurs et qui se cachent sous l’herbe (*bu hu dufun na*). Le chien apparaît donc dans ce mythe comme un élément de transition entre le monde humanisé et les différentes parties de l’univers : le ciel, le royaume souterrain et celui des eaux.



■ Figure 3  
 Mythe de l'araignée, du dieu céleste et du chien  
 (Muzey de Gulmunta, 1976).

Les mythes d'installation, pour leur part, constituent un domaine riche de la littérature orale où s'entremêlent les éléments du conte, du mythe et des faits historiques qui remontent à un passé relativement récent. Dans ces mythes, le chien en tant que compagnon de chasse joue souvent un rôle central en découvrant un lieu habité ou un point d'eau. Un thème récurrent est le suivant : « Dans un groupe familial, le cadet se refuse à cultiver, passant le plus clair de son temps à la chasse ou à rôder en brousse avec un chien. Excédé, le parent qui assure sa subsistance lui cause un affront inexpiable (rupture d'interdit, ingestion de nourriture infâme). Cette vengeance entraîne l'émigration du cadet » (Gariné 1980 : 97). Le conte qui suit en est une illustration :

« Trois frères vivaient auprès du village de Kelo, au Tchad. L'aîné, Mangsé, cultivait le mil, les deux cadets ne faisaient que guerroyer et chasser avec leur chien. Ils capturaient beaucoup de varans. Un beau jour, leur frère aîné leur servit de la sauce contenant de

la viande ou de la tripe de varan, pour leur faire croire à un envoûtement alimentaire. Les cadets émigrèrent. Le dernier-né poursuivit sa route et son chien découvrit la mare dite *çam*, auprès de laquelle il s'installa en compagnie d'un étranger originaire de Pala, à l'ouest. »

(Mythe muzey recueilli au village de Bigui Negé, au Tchad, en 1972.)

C'est pour la même raison que l'ancêtre du clan de Jarao quitta sa famille d'origine, selon un mythe muzey recueilli à Bogodi, au Tchad, en 1971 :

« Au village de Bogodi, c'est le fils cadet, Korio, qui excède son père à force de ne rien faire d'autre que chasser en brousse avec son chien. À l'occasion de la visite de sa belle-mère, son père met des épines au pied de l'arbre où il était grimpé pour cueillir, faute de mieux, quelques fruits de caïlcédrat. Indigné et ayant perdu la face, le cadet émigre au loin. »

Un autre thème fréquent est celui du cadet (ou du chasseur) qui, en raison d'un conflit familial grave, est allé « perdre son corps en brousse ». Il identifie une présence humaine grâce aux aboiements d'un chien. Il s'installe auprès des autochtones. C'est ainsi que, dans la réalité, un chasseur se repère lorsqu'il s'est perdu.

Dans un troisième thème le chasseur, égaré en brousse et souffrant de la soif, est sauvé par son chien. Celui-ci vient le trouver avec la gueule ou la queue mouillée, ou bien encore avec de l'eau dans un fruit creux attaché à son cou. Il se peut aussi que le chasseur et le chien découvrent une gargoulette, ou bien une flaque d'où l'eau jaillit, et ils dessinent dans leur fuite le cours d'une rivière (fig. 4). Les principaux cours d'eau, et surtout les mares permanentes du pays muzey, sont censés avoir cette origine :

- 1) « Nahay, venu de Ngete au sud, se rend chez les Masa de Guisey pour acheter des bœufs en contrepartie des houes qu'il a forgées. De retour, il s'arrête auprès d'une mare (*Ban*) et entend un chien. Le propriétaire (*Dogi*) de ce chien lui donne, contre ses vaches, sa fille en mariage. Il naît un fils, Hara, auquel le père (ou le frère de sa mère) offre un chien de grande valeur. Perdu en brousse et sur le point de mourir de soif, le jeune homme s'aperçoit que son chien a la queue mouillée. Il le suit et découvre la mare dite *Gunu* qui jaillit. Il prévient son père. Celui-ci, effrayé d'un tel prodige,



Figure 4

Mythe du chasseur mourant de soif sauvé par son chien (Muzey de Djarao Boro, 1965).

le renvoie à son oncle ou son grand-père maternel, Dogi, qui l'accueille et lui montre comment effectuer les rituels propitiatoires. C'est depuis lors que les gens de Dogi dirigent la pêche de Gunu. » (Mythe muzey recueilli au village de Gunu Gan, au Tchad, en 1972.)

- 2) « Au village d'Es, le héros fondateur, Kuhuna, venu d'Ere, est parti à la chasse avec son chien. Il s'est perdu. Il est sur le point de mourir de soif au pied d'un arbre. Son chien découvre une touffe de vétiver (*Vetiveria nigriflora*) sous laquelle il y a de l'eau (ou, comme dans la plupart des versions précédentes, une gargoulette). Il boit et revient, tout mouillé, trouver son maître. Celui-ci le suit et trouve la poterie qui se brise, l'eau jaillit et poursuit le chien vers le nord-ouest, ce qui détermine le cours inférieur de la Loka. L'homme s'enfuit vers l'est, ce qui dessine son cours oriental. Le lieu de la découverte devient le lac Boro, dans le

canton tchadien de Leo. Depuis, les descendants de Kuhuna contrôlent la pêche de cette zone, et ils ont pour interdit le chien ; ils l'invoquent et lui font des sacrifices à l'occasion de différents rituels. » (Tradition recueillie au village muzey de Jarao Boro, au Tchad, en 1965.)

Le chien ne découvre pas seulement l'eau. Il trouve aussi les objets enfouis dans le sol, comme le montre un mythe masa recueilli au village de Kogoyna en 1995, concernant l'un des génies protecteurs majeurs du pays masa :

« À Bougoudoum, le chien du héros est à la chasse en brousse. Son chien poursuit un mulot qui pénètre dans un terrier. Le chasseur creuse et trouve une chose ronde – *Béré* – un prodige, ni animal, ni poisson, ni végétal, et que l'on ne parvient pas à faire cuire. Il tombe malade car la puissance qui est derrière le sortilège l'attaque et lui demande en rançon une offrande avant d'accepter de les protéger, lui et ses descendants. »

Dans d'autres mythes, le chien est accusé à tort. Ce thème s'observe en particulier dans le canton de Bougoudoum, à la limite sud du pays masa :

« Deux protagonistes, voisins dont l'un est propriétaire de la terre et l'autre possesseur d'un chien, participent à une pêche. Ils divisent une mare laissée par l'inondation, en construisant des diguettes d'argile pour délimiter des compartiments où l'on capture le poisson plus facilement. Le héros propriétaire du sol perd un objet (une amulette ou un pagne en peau). Il accuse le chien de son compagnon de l'avoir avalé. On ouvre le ventre de l'animal, qui est vide, et l'on découvre l'objet perdu enfoui accidentellement sous une motte. L'accusateur, saisi de honte, offre en réparation la mare où l'on pêchait, ou même la terre voisine, et s'exile. »

(Mythe muzey recueilli au village de Dina, au Cameroun, en 1997.)

C'est ainsi, par exemple, que la chasse de Bori, zone boisée située entre les Masa et les Muzey à l'ouest du village de Kogoyna sur le Logone, est passée entre les mains des Muzey.

Le chien peut encore être un génie protecteur. Comme après la découverte d'une nappe d'eau dans les mythes précédents, le chien peut devenir génie tutélaire et s'incarner dans des individus, généralement

des femmes âgées du clan. On lui fait alors des offrandes à l'occasion de cérémonies qui marquent le cycle annuel et qui peuvent éventuellement s'accompagner d'un interdit alimentaire le concernant. C'est le cas du village tchadien de Gaoyang, où le chien est explicitement nommé. Il est considéré, à côté de la divinité de l'eau, comme un *fulla* (Ma, Mu), un esprit, un génie qu'il faut se concilier par des offrandes et qui vient posséder ses « chevaux ».

De même au village d'Es par exemple, au Tchad, à l'occasion des chasses et des pêches collectives qui précèdent la saison des cultures, on invoque le chien protecteur en ces termes :

*l an yi ni sem dina/ dina hal kulufa*  
 moi j'appelle ici le nom du chien chien donne du poisson  
*ma suna/ ... Na dina mala bo nana...*  
 aux gens... Voici chien propriétaire (de) l'eau celle-ci...

Le maître de la pêche et de la terre d'Es possède le privilège de se réserver les gros poissons (*Lates niloticus*) et le poisson chien (*cikalla*) (*Hydrocyon*) que l'on appelle *di Mununta*, le chien de génie de l'eau.

Par ailleurs, le chien peut apparaître lié à n'importe quel événement surnaturel ou impromptu arrivant à un individu, et devenir un génie exigeant :

« Au village de Gulmunta un homme trouve un chien mort en brousse. De retour au village, il croise le même chien, bien vivant cette fois. À quelque temps de là, il tombe malade. La consultation divinatoire remet à jour l'épisode. Le patient commence à effectuer des offrandes au chien. Celui-ci cesse de le tourmenter, il est devenu son *fulla* personnel. »

(Tradition muzey recueillie au village de Gulmunta, au Cameroun).



## Un animal ambigu

Le portrait du chien dans les populations du Nord-Cameroun ressemble donc peu aux stéréotypes qui ont cours dans notre propre civilisation. Sur le plan de la culture matérielle, le chien vit en commensal. Mal nourri et maltraité, il n'est guère l'animal familier de l'homme. Son utilisation principale, la chasse, est en voie de disparition. Sa fonc-



tion, dans une société d'agriculteurs et d'éleveurs sédentaires, se limite à la protection de l'enclos et du troupeau, mais pas à sa conduite. Quant à la cynophilie, là où elle était pratiquée, elle apparaît comme l'indice d'un genre de vie aujourd'hui méprisé.

L'analyse des mythes d'installation suggère une dévalorisation des activités de rôleur, la chasse et la cueillette, au profit de l'agriculture et de l'élevage sédentaire. Le chien dans les mythes apparaît surtout comme un éclaireur, celui qui découvre, rapporte, voire capture à plus ou moins bon escient ce qu'il a trouvé. Dire d'un homme qu'il est « le chien » d'une troupe de guerriers ou d'une chasse collective rend hommage à son agressivité.

Dans les confréries de possédés qui caractérisent la culture muzey, il est fréquent que les membres se disent « le chien » du génie qui les habite :

*/ An din Dangina/ma jang jemba/an go Dangil/ma dik zina/* « Moi, le chien du génie Dangi, qui cours en brousse/moi l'enfant de Dangi qui repousse les villageois », chante l'un des membres du génie protecteur du clan de Holom (au Tchad, à l'est du lac de Fianga).

*/ Dina Hinga lan kadam faa/* « Le chien du génie Hina (*Synodontis*) me fait aujourd'hui quelque chose », chante une vieille femme possédée, membre du collège de Pé dans le canton de Dom.

Un être humain ou un animal peuvent être « le chien » d'un génie puissant. L'hydrocyon, qui a des dents, et certains poissons qui piquent, comme les *Synodontis* ou les Schilbe (*nergedena*), sont « les chiens » de *Mununta*. Si « le chien » d'un génie est la personne ou l'animal dans lequel il s'incarne, c'est bien ce rôle de médiateur du chien qu'il importe de retenir. Au chien que l'on sacrifie par noyade au génie des eaux, répond le chien exposé dans un arbre, sacrifié aux puissances mauvaises de la brousse, à *Bagaona*, le génie de la chasse, ainsi qu'à *Matna*, le maître de la mort, qui se repose lorsque le soleil est au zénith dans les branches du tamarinier (*cinda*, *Tamarindus indica*). Le chien perché est ainsi analogue au chien abandonné dans la brousse, au chien englouti dans l'eau ou fiché dans le sol. Il quitte le monde socialisé pour s'exposer aux puissances de l'au-delà et surtout à la brousse dangereuse, non-humaine, aussi obsédante pour un homme de la savane que la mer pour un marin.

La situation de médiateur du chien paraît expliquer l'ambiguïté de son rôle dans les sociétés du Nord-Cameroun. Copet-Rougier (1988 : 108) insiste, elle aussi, sur la situation ambiguë du chien, entre Nature et Culture, chez les Mkako. Animal domestique et quelque peu satanique, il a des dents aiguës (comme celles du serpent, ou la pointe de la lance du génie de la mort). Dangereux, il peut mordre. Vivant auprès de l'homme qui le maltraite, il peut par sa maladresse et son exposition, toujours possible, aux puissances maléfiques de la brousse et de l'au-delà, déclencher un malheur inattendu, d'où la méfiance que l'on témoigne à son égard.

Mais le chien est aussi celui qui guide l'homme dans la brousse mauvaise et lui évite les mésaventures. À la chasse, un chien qui fuit vers son maître annonce la venue d'un animal dangereux. Il peut aussi harceler ce dernier et donner au chasseur le temps de se ressaisir. C'est ainsi qu'à Domo Cantogo, un chasseur eut raison récemment d'un naja particulièrement agressif. S'il quitte passagèrement son maître, il lui revient toujours. C'est ainsi qu'il le sauve de la soif. Cette qualité est mise à profit pour éviter le vol des troupeaux. On frotte le bétail avec de la graisse de chien et il finit toujours par réintégrer le bercail.

Plus on s'éloigne de la zone anthropisée, et plus le chien fait la preuve de son utilité. Il est un importun dans la maison qu'il peut souiller au sens matériel et surnaturel. Il vole et quémante dans le cadre de l'enclos. Au niveau du quartier son rôle de gardien en fait toutefois un auxiliaire efficace. Mais c'est dans la brousse proche qu'il commence à faire ses preuves. Il fourrage en brousse avec son maître, l'aide à capturer du gibier mais, imprégné des dangers qui y règnent, il peut les rapporter au village. C'est l'une des raisons pour lesquelles dans les contes, le cadet rôdeur en brousse est réprimandé puis chassé par son aîné ou son père. Dans le voyage ou l'exil, le chien donne toute sa mesure et permet à son maître de retrouver une installation humaine, l'empêche de mourir de soif, découvre une nappe d'eau permanente auprès de laquelle celui-ci s'établit. La relation entre le chien et l'eau permanente, et l'importance de cette dernière, sont attestées par l'histoire du peuplement. C'est en effet pour la possession des mares pérennes où l'on peut pêcher, et des terres limoneuses qui les entourent, qu'ont eu lieu les conflits les plus aigus (berges du lac de Fianga, lac Boro, Yirwi et Kabia) entre groupes concurrents.

C'est aussi selon le réseau hydrographique que s'est effectué jadis le peuplement, ce qui ne saurait surprendre à une époque où les puits profonds étaient rares et où le danger de mourir de soif, dans les zones sableuses et latéritisées, était très réel au cours de la saison sèche.

Le chien conduit donc l'homme du village à la brousse voisine, puis à la brousse épaisse et inhospitalière, puis à la brousse atténuée par la présence de l'eau permanente, où l'homme s'établit avant d'effectuer une nouvelle migration. En aidant l'homme à se réinstaller dans un milieu propice, le chien se sacrifie. Il perd l'utilité et la familiarité qu'il avait conquises pour redevenir un être ambigu, médiateur potentiel entre le village des hommes et la brousse des puissances maléfiques de l'au-delà. À nouveau, on le tient à distance et il multipliera, jusqu'à une nouvelle migration, ses maladroites de mal-aimé. Son image esquisse des tendances profondes de la société. Le chien matérialise en effet la sollicitation de l'univers non-socialisé, un appel au voyage et à la vie primitive qui n'ont pas leur place dans les sociétés agricoles traditionnelles et, *a fortiori*, dans la société contemporaine éprise de modernisme et mercantilisée. L'insécurité due au banditisme actuel maintient toutefois son rôle de protecteur de l'homme et de ses richesses.

Pourtant, le chien est aussi source de dangers. On considère qu'il peut véhiculer la maladie, le choléra, les filaires, aujourd'hui le Sida. Il est le vecteur de l'horreur absolue, la rage, maladie qui sévit de façon endémique dans cette région. Masa et Muzey reconnaissent parfaitement les symptômes du chien enragé (*di hoyta* ou *di gurdina*, chien fou). Le principal traitement traditionnel consiste à tuer l'animal et à faire consommer son foie par la personne mordue. Il va sans dire que, compte tenu des difficultés des traitements modernes et du prix du vaccin, les décès par la rage ne sont pas exceptionnels. À partir du moment où il refuse de s'alimenter et de boire et entre dans sa phase furieuse, le malade est mis hors d'état de nuire, jusqu'à l'issue fatale. Quels que soient les bénéfices apportés par le chien, celui-ci reste donc pour l'homme un ami ambigu et dangereux.

## Bibliographie

- COPET-ROUGIER E., 1988 —  
Le Jeu de l'Entre-deux. Le chien chez les Mkako. *L'Homme*, 108 : 108-121.
- FORTIER 1967 —  
*Le Mythe et les Contes de Sou en pays Mbai-Moissala*, Paris, Julliard.
- GARINE I. (de), 1964 —  
*Les Masa du Cameroun – vie économique et sociale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GARINE I. (de), 1980 —  
Les étrangers, la vengeance et les parents chez les Masa et les Moussey (Tchad et Cameroun). In R. Verdier (éd.) *La Vengeance, Études d'ethnologie, d'histoire et de philosophie*, vol. 1, Paris, Cujas.
- GARINE I. (de), 1995 —  
Sociocultural Aspects of the Male Fattening Sessions among the Masa of Northern Cameroon. In I. de Garine and N.J. Pollock (éds), 1995. *Social Aspects of Obesity*, Amsterdam, Gordon and Breach : 45-71.
- GARINE I. (de), KOPPERT G.J.A., 1991 —  
*Guru – Fattening Sessions among the Masa. Ecology of Food and Nutrition*, Vol. 25-1 : 1-28.
- GUILLARD J., 1965 —  
*Golonpui. Analyse des conditions de modernisation d'un village du Nord-Cameroun*. Paris/La Haye, Mouton & Co./École pratique des hautes études, 502 p.
- MÉNÉGAUX A., sans date —  
La vie des animaux illustrée. In E. Perrier (éd.), *Les mammifères*, tome I, Paris, Baillière.
- SCHWARTZ M. 1997 —  
*A History of dogs in the early Americas*. Yale University Press, New Haven & London.